

VALERE BERNARD UTOPISTE

Amanda Biòt

Valère Bernard (1860 – 1938), poète, romancier, peintre, graveur et journaliste, directeur de l'hebdomadaire satirique *Le Bavard*, est peu connu parce qu'il vécut à Marseille, bien que des peintres célèbres, parisiens, comme Gustave Moreau, aient reconnu son talent. A Marseille même il est curieusement sous-estimé.

Meilleur graveur que peintre à mon avis, et on sait qu'il regretta de n'avoir pas fait davantage de gravure, il excella dans les lettres. Il écrivait en occitan les misères du peuple, particulièrement des émigrés italiens, si nombreux alors et qui, surexploités par le patronat, étaient encore montrés aux autres prolétaires comme des concurrents déloyaux. Le racisme qui s'exerce actuellement contre les populations des ex-colonies françaises s'exerçait alors contre eux.

Bagatoni paraît en 1894. C'était le surnom des quartiers populeux et misérables, où donc on trouvait nombre d'immigrés. De Saint-Laurent à Saint-Charles vivaient ceux qui demeureraient aujourd'hui dans « les quartiers nord ». Ils vivaient en des lieux insalubres, détruits depuis, non pour héberger mieux d'autres pauvres, mais semble-t-il pour engraisser des promoteurs. La plupart des logements n'avaient ni eau ni installation sanitaire.

Bagatoni est un roman, c'est aussi le titre d'un poème du recueil *La Paurilha*, Les Pauvres, La Misère, parut en 1899. Il commence ainsi¹ :

*Lei pissadors son sus lei pòrtas ;
Diriatz de sueilhas, leis ostaús ;
Leis andrònas totei bistòrtas
Semblan de bèrbis d'espitau.*

Les pots de chambre sont sur les portes ;
On dirait des soues, les maisons ;
Les ruelles toutes tortueuses
Ont l'air de darteux d'hôpital.

Dans le même recueil, l'auteur décrit le marché aux puces dont il est question dans *Bagatoni*, *Lei Fregits* :

*Viatz pendigolhar leis estraças,
De lòng dei muralhas rascoás;
Dins la brutici vermenoá
Lo soleu ne'n pompa la crassa.*

On voit pendouiller les chiffons,
Le long des murailles lépreuses (teigneuses) ;
Dans la saleté pleine de vermine
Le soleil en pompe la crasse.

Valère Bernard ne dénonce pas les pauvres mais leur misère, il écrira, et désormais je traduis directement : « Ah ! maudite société qui avilit, qui salit, qui tarit toute source de grandeur et de beauté ! » Il ne prend pas à son compte les basses méchancetés si souvent dites contre les étrangers. Si le père de son héros, Nifle – celui qui renifle – fut tué par un Piémontais, c'est un Provençal qui poignardera Nifle et son ami sicilien. La misère fait les batailles, mène le couteau. La misère pourrit la société mais il n'y a pas de bon sauvage, les enfants des Gitans – supposés enfants de la nature – sont cruels, dans un autre roman de Bernard, *Lei Bomians*, Les Bohémiens. Il faut un rédempteur.

Bagatoni commence avec l'enterrement d'un Italien, un pauvre. Jacoumin est mort du choléra, c'est l'image du pestiféré, les gens fuient Nifle qui l'a soigné. Le roman finit par la mort d'un autre pauvre, Nifle lui-même, un Provençal. La misère frappe tout le monde dans ces quartiers sans soleil. Pas de manichéisme, le souteneur qui tue Nifle est donc provençal, il joue du couteau tout comme les autres. Cet assassin qui crie : A bas les « babis »² ! criera plus loin, terrorisé, voyant arriver les amis du Sicilien qu'il a tué : « Les babis ! les babis ! ». Elle est provençale la prostituée qui plaisante au passage du cercueil de Jacoumin : « Adieu pauvre ... adieu pauvre...babiassé. » Comme on dit « Adieu pauvre Carnaval ». Ses collègues parlent français, la prostitution étant un état qui favorise l'apprentissage des langues, c'est donc en français qu'elles disent : «Trois pelés et un tondu, ont-ils l'air gavot ! » Le français, langue du pouvoir, de tous les pouvoirs, celui du maquereau comme celui

de l'Etat : Fifi, la fille adoptive de Nifle, dévoyée par des prostituées, croit parler français, commence à le parler : « C'est pas mon père, puis, ce Nifle ! vous me croyez bien fadade vous aussi ! »

Dans *Lei Bomians*, deux sortes de personnes parlent français. Les gendarmes, racistes : « Les sales gens ! » disent-ils au sujet de bohémiens qui ne leur ont rien fait. Et les malfaiteurs parisiens, racistes encore, qui ne supportent pas que les Gitans parlent calo : « Qu'est-ce qui jaspinent, ces moricauds ? » Ils parlent, ces malfaiteurs, l'argot parisien. D'autant plus aisément qu'il vient en grande partie de l'occitan. « Jaspiner » vient probablement du limousin *jaspilhar*. Ces gens sont des faux-monnayeurs, faux-monnayeurs de la langue aussi car ils égrènent des citations d'auteurs anarchistes pour justifier, non seulement leurs vols, mais leurs destructions et leurs crimes.

Nifle et Jacoumin sont pleurés par la même femme, Jacoumine : « Ah ! Jacoumin ! Jacoumin ! mon pauvre mari ! », « Mon Dieu !... Mais c'était un Saint cet homme ! » Elle est l'épouse et la mère, par opposition aux prostituées.

A la fin des *Bomians* (1910), il n'y a plus personne pour pleurer Malan qui, comme Nifle, est un utopiste, un perdant. Mais sa mort comme l'autre est publique, sacrifice expiatoire – sans que la psychanalyse n'ait pu en changer la signification. Car si Valère Bernard est porteur d'un socialisme mystique, avec certes une saine tendance libertaire, il ne peut évidemment être déjà passé de la pensée magique du catholicisme à celle, tout aussi magique, du freudisme. Une pensée me semble dominer dans la Marseille du 19^e siècle, celle de Saint-Simon et de ceux qui s'en inspirent. Ceci avec un zeste de rousseauisme. Victor Gelu, admirateur de Rousseau, rêvait aussi en écrivant son *Credo de Cassian* de choses qui, à la même époque, sont écrites ou reprises par d'autres, dont un lointain adepte du saint-simonisme : « Depuis que ce petit poème est écrit, j'ai appris, dit-il, que Jean Reynaud avait publié dernièrement sur la même donnée un livre magnifique intitulé : *Terre et Ciel*. J'ai su que George Sand, dans ... *l'Histoire de ma vie*, avait professé la même croyance. »

Pierre Bertas s'inspirera aussi de cela mais sans arrière pensée religieuse, dans ses *Sèt Saumes d'Amor*, Sept Psaumes d'Amour :

Que vòu dire li noms de rèire e de felen ?

Dedins lo revolum dau temps que lo transmuda

L'Èstre a cha pauc camina a la fôrma absoluta.

Que veulent dire les noms d'aïeul ou de petit-fils ?

Dans le tourbillon du temps qui le transmute

L'Etre peu à peu chemine vers la forme absolue.

L'utopie de Nifle ? Il partage tout ce qu'il a, jusqu'à n'avoir plus rien. « Dans une famille, dit-il, tous se secourent – il verra le contraire avec le souteneur *Marrit-Fèrri*, Mauvais-Fer, qui rançonne sa mère -. Pourquoi pas dans la société ? On ne verrait alors plus de pauvres ! Ce serait une société à l'inverse de la nôtre, où l'on tablerait sur le changement interne de l'homme, c'est-à-dire sur sa perfection morale, où l'Idéal primerait, une société qui ne serait qu'un seul corps animé de l'esprit de Dieu. Dieu, je veux dire l'Idéal magique d'amour, de bonté, de beauté. » Un moment Nifle réussit : « Bachin gagné par l'exemple et les paroles impressionnantes de l'Illuminé, en était venu, lui confiant sa bourse, à faire comme lui, garder le juste nécessaire et, tout l'argent qui resterait, le donner aux pauvres du quartier. » D'autres encore le suivent un moment.

Autre utopie : la vie libre des Gitans. Un instant Nifle y pense ; Malan, son double des *Bomians*, essaie d'abord de retourner à la terre : « Enthousiaste je rêvais d'une colonie agricole où nos idées libertaires seraient mises en pratique ». Mais Valère Bernard reniera en quelque sorte cette double influence de Gelu et du félibrige. Il est homme de la ville et du port : « Les paysans, ces lourdauds ! Quel enfer ! Il n'est pas de bête plus sale qu'eux ! » Malan ne choisit pas la campagne mais la route, *Lei Bomians*. L'artiste ne se veut-il pas bohème ? « Effaçant le passé, reniant tout, nous voulons mon camarade et moi mener la vie libre et primitive des bohémiens. »

Comme Nifle, Malan est célibataire. Epoque où les hommes vivaient entre eux, ou avec des prostituées, pas femmes et plus que femmes. La femme est un thème littéraire banal et la belle étrangère est souvent la Gitane. Elle l'est évidemment dans *Lei Bomians* et dans la peinture de Bernard qui ne choisit jamais la fadeur : « Zita ... Son regard inoubliable... son port fier, son allure féline, souple – cette femme admirable !... le plus beau type que j'aie jamais vu. Quelle tête !... Quelles lignes ! Quelle noblesse ! » Et, dans *Bagatoni*, Nifle et Giobata sont « aussi fascinés par l'étrange beauté de ces filles minces, d'un brun doré qui se détache sur la crasse des autres comme un beau cuivre reluisant au milieu de la suie. » Propos de peintre.

Nifle, lecteur de l'Évangile, le prend pour un livre d'histoire alors même que, par exemple, la *Théogonie universelle* (1846-1865) du baron de Sénez prouvait déjà, si besoin était, qu'aucun dieu n'est jamais né autrement que de la légende d'un autre. Mais Nifle lit aussi Fourier, Proudhon et Marx. Les lectures de Malan sont plus libertaires, de *l'Almanach du Père Peinard* à Kropotkine, par exemple. Dans les années 90 Pierre Bertas (P. B.) écrivait aussi une utopie libertaire, sous forme de Commedia dell'arte, *Pieròt badalha* (P. B.), Pierrot baïlle. C'est une utopie de l'amour et elle devient réalité, comme cette autre utopie de l'amour qu'est l'*Angèla Dàvid* de Bernard (écrite en 1887, publiée en 1996 par le Comité Valère Bernard). Les utopies de l'amour seules réussissent. Nifle est assassiné et Malan, désespérant de changer l'humanité, se suicide comme si l'utopie exigeait le sacrifice du sage, voire du dieu : « Et la rue et la petite place et le port et les cloches sonnantes à toute volée semblaient lancer jusqu'au ciel l'écho du hurlement : - Un Saint ! c'était un Saint cet homme ! » Nul ne dira ceci de Malan, l'espoir peut-être était mort lui aussi.

¹ Valère Bernard a utilisé les graphies patoisantes de l'époque, je le cite en graphie classique.

² « Babi » signifie crapaud, nom d'un sorte de non-brouette utilisée par les maçons. Ce surnom donné aux Italiens n'en étaient pas moins une insulte. Une autre était « Filhòli », filleuls, par référence à leur catholicisme. Le surnom imbécile de « Macaronis » est probablement venu plus tard d'ailleurs, les Marseillais étant aussi fabricants et mangeurs de pâtes.